

"L'école de liberté"

Interview à **François TOUSQUELLES**, par Giovanna Gallio et Maurizio Costantino - août 1987 *

1. **"... parce qu'il faut jouer les histoires dans des places occupées par des frères ennemis"**
2. **L'école de liberté**
3. **Liberté, pour quoi faire ?**
4. **Gestaltum**
5. **Caïn et Abel**
6. **Les contours de la page blanche**
7. **Parcours pour reformuler les conditions de la liberté**
8. **L'équipe d'exploration**
9. **La "responsabilité"**
10. **L'opacité de l'autre**
11. **Le maquis**
12. **Guérir dans la différence**

Le texte que nous présentons n'est pas la simple retranscription d'un interview, bien que nous ayons posé beaucoup de questions à Tosquelles. Les paroles étaient destinées à l'écoute et non à la lecture. En retranscrivant, en réalisant la traduction en italien, en en faisant le montage, nous avons cherché au maximum à ne pas épurer, ni disperser le "ton de la voix", dans ce rituel de la "toilette du mort" de la parole dite à la parole écrite qui - comme le dit Barthes - sacrifie les tactiques, les exposés, l'innocence, les dangers encourus dans les parlés. Malgré les coupures, le partage des arguments, la censure des références trop personnelles, le texte conserve et transmet - c'est ce que nous pensons du moins, et cela grâce à la puissance extraordinaire de Tosquelles - toutes les positions non séparées mais circulaires que chacun a prises en parlant et en écoutant durant cette rencontre.

En août 1987, un groupe hétérogène de personnes - psychiatres, psychologues, chercheurs, fonctionnaires responsables de la "Direction des Affaires Sanitaires et Sociales", provenant de la Basse Normandie, de Lyon, de Genève et de Trieste - se sont donné rendez-vous dans le petit village de Grange sur Lot, dans le sud-est de la France, où vit actuellement François Tosquelles, et sont restés trois jours en réunion avec lui dans sa maison.

La décision de ce voyage avait été mûrie lors de précédentes rencontres entre opérateurs de Caen et de Trieste : l'idée était de remonter ensemble aux origines d'un processus de transformation des asiles qui, en France, dans les années '40, avait commencé à l'H.P. de Saint Alban dans la Lozère et qui - devenu mouvement d'importance nationale au début des années '50 - avait été par la suite dénommé "Psychothérapie Institutionnelle".

Ouverture des portes et multiplication des échanges entre l'intérieur et l'extérieur de l'H.P., naissance de clubs, groupes thérapeutiques et coopératifs dans l'organisation de la vie quotidienne des patients, implication d'intellectuels, d'artistes, de la population locale dans les initiatives de l'hôpital; mise en discussion des rôles professionnels, élaboration de moyens d'expression et de communication destinés à renverser la culture médico-organiciste de l'internement, naissance d'une pratique de secteur tournée vers la communauté, etc... : toutes les *idées-force* qui ont tissé l'histoire de la psychiatrie européenne durant ce siècle se retrouvent concentrées dans l'expérience de Saint Alban jusqu'à la fin des années de la 2ème guerre mondiale.

Qui donc peut mieux que Tosquelles, qui a été le protagoniste et l'animateur de cette expérience, pouvait satisfaire nos demandes de retourner aux origines de ce processus ? C'est ce qu'il a fait, nous guidant dans un long voyage à travers un petit territoire plein de frontières, au bout duquel, non seulement ni surtout le récit de l'histoire, mais en quelque sorte la géographie des lieux, la carte de l'expérience sont retracés.

Pour nous non plus, il ne s'agissait pas seulement de retourner aux origines d'une "histoire". L'intention, que nous avons transmise à Tosquelles par téléphone, était de reprendre une "querelle" restée en suspens, plusieurs années auparavant, entre l'expérience italienne et le mouvement français.

Né parallèlement, et sous plusieurs aspects en opposition critique, au modèle anglo-saxon de la Communauté Thérapeutique, le mouvement français de *Psychothérapie Institutionnelle* constituait le référent le plus illustre, en Europe, de pratique de transformation et de libéralisation de l'H.P., telles qu'engagées à Gorizia, dans la seconde moitié des années '50, par Franco Basaglia. Néanmoins, c'était la référence à la Communauté thérapeutique - et en particulier telle que décrite par Maxwell Jones - qui a inspiré, à l'origine, l'expérience de Gorizia. Les raisons pratiques de ce choix sont éclairées occasionnellement dans ce texte par certaines déclarations de Tosquelles, quand il soutient qu'en 1952, le mouvement épuisait ses aspects les plus créatifs et innovateurs au seuil d'une reconnaissance officielle qui ramenait ses principes inspirateurs dans la cavité de la corporation psychiatrique et des politiques administratives. Ainsi, ce que Daumezon et Koeclin, en 1952, définirent pour la première fois Psychothérapie Institutionnelle, représentait déjà un agglomérat d'expériences très diverses. Le mouvement français n'avait pas produit un modèle unique de réorganisation de l'institution et cela ne semblait pas son aspiration. Très vite, il avait trouvé des éléments de division interne, surtout avec l'entrée dans la thérapie institutionnelle et dans le débat de différentes orientations psychanalytiques.

Dans les années '50, le modèle de la communauté thérapeutique devait apparaître, en comparaison, beaucoup plus efficace et plus libre, ou moins engageant, dans ses orientations théoriques et doctrinaires, aux psychiatres qui, à Gorizia, initiaient leur travail dans un grand isolement et avec des problèmes pratiques à résoudre dans la réorganisation de l'institution.

Et c'est ce qui sera expliqué en substance par le groupe de Gorizia plusieurs années après, en 1968, à l'occasion de la rencontre franco-italienne de Courchevel (1). Arrivés à un débouché radicalement différent de leur propre expérience, à travers la critique et la négation de l'institution asilaire, les psychiatres de Gorizia, au cours des années suivantes, reprochèrent au mouvement français d'avoir censuré, au nom d'une idéologie du traitement et d'une vocation thérapeutique obstinée, l'analyse des fonctions réelles - d'exclusion et d'ordre - que recouvre l'institution asilaire dans les rapports de force sociaux. D'avoir, en substance, favorisé un processus illusoire de modernisation et de réorganisation institutionnelle de la psychiatrie, sans que cela ne mette

réellement en cause la rédefinition du lieu, de la place occupés par elle dans la régulation - dans l'occultation - des rapports sociaux et institutionnels de la santé et de la maladie mentale.

Toutefois, au-delà de la rencontre de Courchevel (et si on exclut l'influence qu'ont eu les principes de la politique française de secteur dans la construction de projets de renouvellement de l'assistance psychiatrique en Italie dans certaines réalités locales), la confrontation entre les deux pays apparaît, au cours des ans, lettre morte : la distance apparaît beaucoup plus forte - et par certains aspects, artificielle, préméditée ou décidément hostile entre les grandes différences, d'ordre politique et administratif, par exemple, qui connotent les deux réalités.

Cela procède-t-il d'un rapport différent des psychiatres français avec l'Etat, avec la corporation, avec la Loi, avec l'Institution - comme le suggère Tosquelles dans cette rencontre? Oui, sûrement. Une "tradition de traitement médical et de vocation sociale d'adaptation" plus forte et enracinée, comme l'écrivait, il y a plusieurs années, Maud Mannoni, à propos de la psychiatrie française ? Peut-être. Une culture radicalement différente de "l'écoute de la folie", comme le soutenait Félix Guattari ? A l'occasion de la publication en France de "L'institution en négation", en 1970, Guattari - dans un des rares textes qui résume publiquement les objections du mouvement français au mouvement italien - dissociait sa propre solidarité militante du jugement sur les contenus de l'expérience de Gorizia (2). Les préoccupations exprimées par Guattari évoquent en partie cette accusation de "mise entre parenthèses de la maladie", plus d'une fois et de plusieurs parts adressée au mouvement italien, qui - comme nous l'avons vu accuse les Français de "avoir mis l'institution entre parenthèses".

Slogans, définitions nées de celle qui, pendant longtemps, a été une économie de lutte politique, sociale, idéologique, de savoirs, de cultures, de corporations - et une confrontation éloignée. Une confrontation entre fantasmes, "éléments triviaux du registre de l'imaginaire", comme le dira Tosquelles à un certain moment, à propos de son rapport avec Franco Basaglia.

C'est aussi pour prendre de la force et de l'obstination de ces fantasmes que en tant que lieux désormais inhabités, ils ne continuent à agir sous une forme de censure des rapports, que nous nous sommes rendus à la rencontre de Tosquelles.

Comme c'était dans la logique des circonstances, les fantasmes se sont présentés brutalement, un à un, au premier moment, le jour de notre arrivée. Par la suite, quand notre petit congrès a débuté, les fantasmes n'ont pas été exorcisés mais ont finalement pris corps et voix humaine, dans la longue narration par laquelle Tosquelles nous a amené à la singularité de son expérience.

Dans son discours, il passe continuellement du passé à l'indicatif présent, nous indiquant à chaque fois les lieux qui ont été habités et ceux qui ne doivent pas être abandonnés. Il nous suggère que (c'est) seulement dans la singularité de l'expérience, dans la matérialité du parcours, (que) certaines distances peuvent diminuer.

Il y a eu un "incipit" à tout cela, quand il a dit: "... la vie est difficile car il faut compromettre - risquer - des histoires dans des places occupées par des frères ennemis". C'est à partir de cette phrase qu'a commencé notre écoute.

Notes

(*) Ont participé à la rencontre Max Auvray, Maurizio Costantino, Alain Dupont, Jacques Ferragus, Erol Frank, Giovanna Gallio, Max Laffont, François et Marie-Noëlle Piednoir.

Le texte complet de l'interview, qui a duré environ douze heures, compte 121 pages. Sa transcription a été réalisée par Marie-Noëlle Piednoir.

La version française et le montage des parties réduites présentées ici a été réalisée par Giovanna Gallio et Maurizio Costantino.

(1) Dans cette rencontre, qui était aussi la première occasion internationale de présentation de l'expérience de Gorizia, Franco Basaglia et son groupe écrivaient entre autre :

"... où nous présentons une friction majeure, cela se trouve dans les présupposés de la Psychothérapie Institutionnelle. La P.I. s'oppose à la C.T. sur le plan théorique, même si la réalité institutionnelle est analogue sur le plan pratique : libéralisation de l'hôpital, responsabilisation générale, collectivisation de l'institution, etc... ce qui la différencie conceptuellement, c'est la critique au pragmatisme qui sous-tend la C.T. anglo-saxonne... bien qu'étant en accord avec la critique au pragmatisme et à la considération emphatique de la microsociété de la C.T., il nous paraît bon, cependant, de distinguer dans l'élaboration théorique de la P.I. l'affirmation et la codification d'une psychiatrie qui se fonde sur l'institution, sur le traitement du malade, abstrayant son action de tout contexte et signification politico-sociaux.

Pour la P.I., le malade est un patient à investiguer, à analyser et à guérir à travers les techniques institutionnelles élaborées dans ce but; donc à travers le fantasme réel de l'institution elle-même..."

(2) Guattari écrivait entre autre : " Pour l'antipsychiatrie, l'intervention politique constitue le préliminaire de tout traitement. Mais le mot d'ordre de "négation de l'institution", qui a un sens uniquement si elle est assumée par une avant-garde réelle et solidement liée à la réalité sociale, ne risque-t-elle pas de servir de tremplin à une nouvelle forme de répression sociale, au niveau de la société globale, cette fois, et portant sur le statut même de la folie ?... Renoncer à la suggestion médicale pour tomber dans la suggestion collective ne constituerait qu'un bénéfice illusoire. Je pense que Basaglia et ses collègues arriveront à dépasser certaines formulations actuelles, un peu trop rapides, et approfondiront leur propre écoute de l'aliénation mentale sans la renvoyer systématiquement au social. Les choses sont relativement simples et doivent être violentes quand il s'agit de nier l'institution répressive. Elles sont beaucoup plus difficiles quand il s'agit de comprendre la folie..."

1. "...parce qu'il faut (se)compromettre, risquer, perdre les histoires dans des places occupées par des frères ennemis"

Max Auvray : Je travaille à Bourg-en-Bresse, mais auparavant j'ai été six ans à l'H.P. au Puy-en-Velay, très près de Saint Alban. J'y suis allé plusieurs fois et on parle encore beaucoup de vous. A cette époque, je faisais aussi partie de l'équipe "Auvergne" des Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (CEMEA)...

Tosquelles : Et vous travailliez à Sainte Marie de l'Assomption ? Et vous faisiez partie en même temps du Centre...

Auvray : ... oui, c'était difficile...

Tosquelles : Mais la vie est difficile, car il faut risquer, compromettre les histoires dans des places occupées par des frères ennemis, si on peut dire. Mais c'est très curieux, cette histoire là. Ce matin, on a parlé d'Albi et de ces quelques H.P. qui ne rentraient pas dans le nombre de ceux créés avec la Révolution française, restés entre les mains de propriétaires privés après la loi de 1838 : la Communauté de Saint Jean de Dieu chez les hommes et de Sainte Marie de l'Assomption chez les femmes. Mais nous n'avons pas parlé de cette dernière, ni de Puy, bien que c'est justement à travers Puy que je suis arrivé à Saint Alban.

C'est une histoire curieuse... de guerre et de psychiatrie. Et puis, il y a une femme, il y a toujours une femme. Dans mon cas, une Française, originaire de Puy, qui en 1912 ou 1913 avait épousé un psychiatre de Barcelone, Vives. Tout de suite après la prise de Barcelone par Franco, Vives est parti avec sa femme vers la France, et à peine arrivé à Puy, décida de visiter l'hôpital Sainte Marie de l'Assomption. Au cours de cette visite, il retrouve une vieille connaissance, Chaurand, un psychiatre qui, plus tard, viendra travailler avec moi à Saint Alban et qui, à l'époque, était en grande difficulté. Pratiquement proscrit par les sœurs, propriétaires de l'hôpital, qui le considéraient comme un espion communiste, un syndicaliste clandestin . C'était l'époque de Vichy.....

Ensemble, ils parlèrent de la guerre d'Espagne, des réfugiés. Chaurand avait une culture catalane il s'intéressait aux langues de l'Occitane - de la Provence, de la Catalogne. Il s'intéressait aussi à la psychiatrie catalane et se préoccupait des réfugiés; c'est ainsi que Vives lui dit qu'un psychiatre catalan (Chaurand ne me connaissait pas) était en France, dans un camp de concentration. Discours qui, sur le moment, tombaient dans le vide. Néanmoins, quelques jours plus tard, Chaurand est allé à Saint Alban retrouver son ami Balvet, qui en était le directeur, et d'autres collègues. Ils s'assoient à table, mangent comme lorsque les castillans se reçoivent... "les enfants grandissent bien..." et d'autres choses du genre ("la marquisade, quoi, psychiatrique" !). En mangeant, Balvet lui raconte qu'il a été voir le préfet qui lui a proposé de prendre à Saint Alban des ouvriers du camp de concentration de Sept Fonds : des espagnols à bon marché pour les petits travaux de l'hôpital. Balvet, qui à l'époque était de droite, lui avait répondu qu'il ne voulait pas des "rouges" et avait ajouté "s'il y avait des psychiatres, on pourrait voir...". Ce à quoi le préfet lui avait répondu : "Mais Monsieur, vous avez raison : au camp, il n'y a que des criminels, donc pas de psychiatres!".

C'est alors que Chaurand, tout en mangeant, a dit à Balvet que le préfet l'avait trompé, car à Sept Fonds il y avait un bon psychiatre ! Comme Balvet était un catholique, (aussi, mais l'autre encore plus, avec un penchant au mysticisme), il va trouver le préfet : "Monsieur le préfet, vous m'avez trompé ! Il y a un bon psychiatre au camp de Sept Fonds...". Chaurand n'aurait pas menti en

garantissant que j'étais un type formidable, que j'avais publié je ne sais quoi, fait ceci et cela... : ~ a tout inventé pour que Balvet bouge, et uniquement à partir de l'idée qu'étant en plus catalan, je devais être un type capable. C'est ainsi que j'ai reçu un télégramme du préfet, qui disait : "accepteriez-vous de travailler à Saint Alban ?". J'ai cherché sur la carte et je n'ai pas trouvé de Saint Alban alors j'ai dit oui. J'aime beaucoup aller je ne sais où.

Laffont : Au camp de concentration de Sept Fonds, vous étiez prisonnier ou vous étiez là pour aider psychiatriquement les prisonniers ?

Tosquelles : Cette histoire aussi est un peu paradoxale. A mon arrivée en France, je me suis caché quelques jours en montagne, dans un lieu tenu par quelques femmes qui s'appelaient "Hospice de France". Ces braves femmes se sont occupées de mes pieds, m'ont donné à manger. Après huit jours de cette vie de pacha, je suis descendu à la ville de Bagnère de Louchon et par hasard, j'ai rencontré un type... un policier... nous avons mangé ensemble; il faisait partie du contre-espionnage, il voulait des informations.

Je n'y ai rien trouvé de dérangeant; c'était le début de la guerre, les premiers jours de septembre... J'ai dit ce que je savais, ça me semblait être mon devoir d'antifasciste... L'armée de Franco avait pris position dans le port de Barcelone et j'avais eu l'occasion d'entendre certains officiels dire qu'en huit jours, Franco et Hitler arriveraient à Paris. J'étais arrivé en France avec une sacoche, avec à l'intérieur tous les rapports de leurs actions durant la guerre d'Espagne : actions des mitrailleuses, des chars armés, et aussi de la "psychiatrie d'extension". Car dans l'armée espagnole, je m'étais occupé de l'hygiène mentale et non seulement des malades mentaux. J'ai pensé que tout cela pouvait intéresser l'armée française et j'ai dit à cet homme que j'avais l'intention de m'enrôler. Il me répondit qu'au mieux, ils pouvaient m'enrôler dans la Légion Etrangère, mais je lui répondis que je ne me sentais pas étranger. S'ils voulaient perdre la guerre, qu'ils le fassent, mais moi j'étais disposé à travailler comme un bon Français, (ce que j'étais en effet car tous les catalans sont des Français), à la guerre antifasciste. Alors il me dit deux choses : la première était l'autorisation de rester libre à Toulouse; la seconde était une information fautive : c'est qu'il existait à Sept Fonds un camp de concentration où il n'y avait que des intellectuels...

Ainsi, d'autant plus que nous n'avions plus d'argent, accompagnés d'un ami et sans aucune obligation, nous sommes allés tôt le matin faire un tour du côté du camp, convaincus qu'y étaient concentrés des intellectuels. Nous sommes arrivés dans le froid et le brouillard et nous avons marché autour du périmètre, parce que nous n'osions pas entrer. A six ou sept heures du matin, les fonctionnaires ne travaillaient pas encore.

Vu du dehors, le camp ressemblait à un H.P. On y voyait des types, des ombres qui sortaient des baraques. Ils discutaient entre eux, ils couraient. En somme, on aurait vraiment dit la cour d'un H.P. mal organisé. Le commandant du camp s'appelait Vigouroux, devenu plus tard mon parent; et comme il nous le dit lui-même, il appartenait à la famille du psychiatre Vigouroux, collaborateur de Charcot, qui avait fait de l'hypnotisme, et construit des machines électriques.

Avec l'histoire de son nom, nous entamons la conversation avec lui et nous apprîmes par lui qu'il y avait beaucoup de suicides au camp et que lorsque quelqu'un était amené à l'H.P. de Cahors, c'était la fin car cette personne y était enfermée pour le restant de ses jours et abandonnée. C'est ainsi qu'est née l'idée de faire quelque chose au camp de Sept Fonds.

J'ai demandé une baraque au bout du camp, hors des fils de fer : un pied à l'intérieur et l'autre au dehors. Ça a fonctionné et j'ai eu carte blanche. Dans cette baraque de bois, la moins bien mise de toute, nous avons ouvert un petit service de psychiatrie, en choisissant nos aidants parmi les gens du camp : un peintre et un guitariste qui ne connaissaient rien en psychiatrie, mais qui connaissaient l'art. Il y avait aussi un infirmier psychiatrique - un seul - et c'était plus que suffisant.

Ce petit service a soigné des malades avec succès, et d'un autre côté, c'est vrai aussi que je m'en suis servi pour faire entrer les personnes par une porte et les faire sortir par l'autre, celle qui donnait à l'extérieur. Car il est plus facile de s'évader d'un camp de concentration en passant à travers un service de psychiatrie que directement.

Le service de psychiatrie n'est qu'un des lieux de passage. Comme un malade de Saint Alban l'a dit une fois, alors qu'il était au ciné-club à une dizaine de km de l'hôpital... Il a pris la parole alors qu'on discutait des personnes qui s'étaient évadées et il a dit qu'en fait, il vivait à l'H.P. et que l'hôpital était une école de liberté. C'était cela qui manquait à Franco Basaglia, de savoir qu'un H.P. digne de ce nom est une école de liberté. Il faut être "école de liberté" - ce qui n'est pas possible dans la vie sociale courante.

Gallio : Ici, il y a un problème qui s'ouvre...

Tosquelles : ... c'est cela la différence entre Basaglia et moi. Je me suis préoccupé de ce que l'H.P. soit une école de liberté avant tout. Car après, il n'y a pas d'école de liberté; dans la vie sociale courante, seule existe l'école de l'aliénation administrative.

2. L'école de liberté

Gallio : Je m'excuse. Vous insistez sur ce point et je me sens provoqué... je dois dire des choses...

Tosquelles : J'ai interrompu le récit justement pour vous provoquer...

Gallio : Très bien ! Peut-être n'avez-vous pas eu l'occasion de visiter Gorizia et vous ignorez peut-être les contenus de cette expérience qui est documentée dans les retranscriptions des assemblées des malades. Nous avons revu récemment un film ("Les jardins d'Abel" de Sergio Zavoli) qui reprend des images de l'hôpital de Gorizia; c'était, je crois, en 1967. Basaglia a travaillé durant dix ans avec son équipe à l'intérieur de cet H.P., et une situation s'était créée, qui je crois correspond pleinement à celle que vous appelez "l'école de liberté". Dans ce film et dans les enregistrements des assemblées, ça se voit très bien à la façon dont les malades parlent, dont ils bougent. Il y a eu un long parcours de transformation à l'intérieur, et de l'intérieur vers l'extérieur. Vers '68, la question se pose en termes de choix beaucoup plus radical, autour de la question "la liberté, l'école de liberté, pour faire quoi ? pour rester dans les murs de l'hôpital, sans droits, etc... ?". Une première crise s'est ouverte face à une administration qui n'autorisait pas une vraie ouverture des portes. Après, il y a eu un incident quand un malade sorti pour le week-end tua quelqu'un...

Tosquelles : Nous l'avons déjà dit ce matin que dehors, ils ne veulent pas d'histoires, le préfet, l'ordre public... Et qu'on ne l'accuse pas d'avoir laissé un fou en liberté ! Des assassins, il y en a beaucoup, que ce soient des fous ou ceux qui ne le sont pas officiellement. Si quelqu'un tue, on trouve toujours des raisons : jalousie, histoires de famille, il a eu une impulsion irréfrenable etc. Mais quelqu'un n'est pas considéré comme dangereux s'il n'est pas fou, car il n'est pas défini dans un état de criminalité permanente ! Pour citer votre Lombroso, le fou est considéré comme une des variantes du criminel-né qui provoquera fatalement des catastrophes sociales : il sera non seulement source de scandale, de désordre, mais aussi d'homicide une fois à l'extérieur. Donc, il faut s'attendre à certaines réactions de défense de la paix administrative, de l'honneur du pays, ou de l'administration - les réactions contre les fous. Même la famille, qui ne veut pas que soit

ouvertement mis en question son équilibre interne, la sphère de ses droits. Au début, ils diront qu'une personne est un peu étrange, un artiste, un mal élevé...; mais à peine l'équilibre de l'ensemble de la famille est-il mis en discussion c'est l'internement. Et qu'on n'en parle plus !

Gallio : Donc, vous pensez qu'il y a toujours besoin d'un espace protégé ?

Tosquelles : Oh non ! J'entends "protégé de l'extérieur" ! La phobie de la folie est une condition naturelle du genre humain. Les groupes humains sont faits pour exclure la folie, et c'est pourquoi cette histoire de l'action thérapeutique dans la communauté est une utopie qui doit être prise avec des gants; comprenez, si on ne manœuvre pas avec précaution, si on ne prépare pas la sortie... Ce n'est sûrement pas moi qui suis contre la sortie de l'hôpital; je vous parlais du cinéma - je vous disais qu'il était à 20km de l'hôpital, et que les malades y allaient et se mêlaient aux "civils".

Gallio : Nous sommes tous très intéressés par cet aspect de l'expérience de Saint Alban : les échanges entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital.

Tosquelles: ces échanges étaient très importants. C'était les gens de l'extérieur qui venaient à l'intérieur de l'hôpital, chaque fois qu'on y faisait une fête, par exemple. Je pense que s'il y a eu la possibilité de tenter des pratiques nouvelles à Saint Alban, c'est parce qu'il existait une situation relativement exceptionnelle en ce qui concerne l'autonomie de sa configuration institutionnelle et de la région de la Lozère toute entière. Saint Alban était un H.P. déjà ouvert - si l'on peut dire - même avant mon arrivée. La chose peut faire rire : les paysans qui allaient à la foire traversaient l'hôpital avec leurs vaches. Les malades les attendaient et leur vendaient leurs propres créations. Les soi-disant infirmiers de l'époque, les gardiens, à leur tour, vendaient du vin aux malades, leur en distribuaient. Cela semble invraisemblable, mais par la suite, je n'ai pas supprimé cette pratique; je l'ai transformée en une chose positive en en profitant pour faire un bar, qui est devenu un lieu de psychothérapie. Mais le bar n'était plus entre les lits des malades, vous comprenez !

En outre, pendant des années, les gardiens de Saint Alban s'étaient organisés de façon à augmenter leur salaire en faisant évader des malades. Il y avait en effet à l'époque une loi selon laquelle une prime de 50 francs était donnée à celui qui retrouvait un malade évadé. Qu'auriez vous fait, vous, si vous aviez été des paysans ? Vous auriez fait évader les malades en leur disant : "allez chez moi". C'est ce qui arrivait, en fait. Le malade sortait quelques jours dehors, en famille ! Donc, d'une façon paradoxale, et en même temps grotesque et comique, une collaboration entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital était déjà inscrite dans ces pratiques

J'ai en tête une histoire... A Saint Alban, nous faisons un journal et à l'occasion d'une fête, quelqu'un avait écrit un petit article, dans lequel on disait que les choses ne seraient jamais allées vraiment bien jusqu'à ce que le préfet vienne jouer à la pétanque à l'hôpital avec les malades. Quelques jours plus tard, le préfet m'appela et me dit : " Il y a quelqu'un des tiens (comme si le malade était une propriété privée !) - il y a quelqu'un des tiens qui nous traite comme des marionnettes, il n'a aucun respect pour l'autorité !". J'ai demandé : " Mais comment le savez-vous ? " ; "J'ai lu un écrit...", "Mais vous n'avez pas vu l'indication, que ce journal ne doit jamais sortir de l'hôpital ? Il est écrit par les médecins et les malades pour les malades, dans une action psychothérapeutique !". Donc, c'était lui qui était en tort par rapport à la loi, il y avait le secret professionnel ! Et ainsi, je lui ai dit - plus ou moins - que s'il voulait espionner, qu'il espionne, de venir jouer à la pétanque en amenant des policiers, à condition de se mettre au même niveau que les autres et de faire le fou...

Costantino : Et il est venu ?

Tosquelles : Non, non. Ce préfet a mal fini... Mais c'était pour vous expliquer que les gens de l'extérieur venaient à l'hôpital et ceux de l'hôpital sortaient. Ces entrées et sorties, je ne dis pas qu'elles étaient sélectionnées, mais elles avaient des objectifs... Par exemple, nous avons créé une société d'hygiène mentale, devenue ensuite la "Société de la Croix Marine", de laquelle dépendaient toutes les activités de l'hôpital (clubs, etc...), ainsi que des activités extérieures, bien que le siège se trouvait à l'intérieur de Saint Alban. L'administration de cette société était assurée par une coopérative de malades, en vue d'une psychothérapie ouverte. Les membres de soutien de cette société étaient des personnes extérieures à l'hôpital, qui payaient une cotisation pour promouvoir et financer des activités indépendantes de l'administration hospitalière, et pour avoir la liberté de prendre des initiatives qui ressortaient des pratiques courantes.

Gallio : En quelles années tout cela est-il arrivé ?

Tosquelles : Nous étions au début des années '40. A la base de ces initiatives, il y avait la tradition des coopératives des ouvriers catalans, desquelles je me suis inspiré. Il ne faut pas oublier que la guerre civile avait été la conséquence de cent ans d'évolution d'un mouvement social dont la base était les coopératives et les syndicats. Mais surtout les coopératives car par exemple à Reus, il ne s'agissait pas seulement de lutter contre le patron, mais de comment devenir son propre patron. Ainsi, je me suis inspiré de ma propre histoire et de mon expérience antérieure, et de l'histoire des origines de l'H.P. de Reus, qui s'était constitué sur cette base de coopération entre divers personnes du villages associées entre elles. Le fascisme à réprimé cette expérience, mais elle s'est reconstituée par la suite.

Du reste, cette inspiration était aussi à l'origine de l'hôpital de Saint Alban et de la Région de la Lozère, depuis 1820; ainsi les initiatives coopérativistes se greffaient sur la culture locale d'un département français qui était le moins français de tous, en ce qui concerne le rapport avec la centralité forte de l'Etat. Par exemple, les préfets envoyés dans la Lozère restaient trois mois et puis repartaient. Il n'y avait l'Etat en Lozère, et les paysans le savaient bien. Dans la préfecture, il y avait trois écrivains, personnes du lieu, lesquels étaient les seuls à donner une continuité et à recommencer chaque fois l'éducation des préfets qui ne comprenaient rien aux paysans ni à la Lozère. Cette déstructuration de l'Etat français en Lozère n'était pas seulement une caractéristique de l'état de guerre de ces années.

3. Liberté pour quoi faire ?

Franko : Quand tu es arrivé en France, peu après tes vingt ans, quelle était ta formation ?

Tosquelles : Ma formation, avant d'arriver à Saint Alban, était une formation très éclectique. Jusqu'à l'âge de dix ans, je fréquentais régulièrement l'H.P. de Reus avec mes parents, et j'ai eu comme maître le directeur-constructeur de l'hôpital, qui m'a formé au départ à toutes les théories. Très jeune, je l'ai entendu me raconter des histoires destinées à m'enseigner des tactiques. En grandissant, au contact de cette expérience, et dans les luttes de cet hôpital où je suis ensuite devenu psychiatre, j'ai absorbé en Catalogne un bagage international de conceptions, y compris la psychanalyse. Mais dès avant 1931, quand sont arrivés les premiers analystes, nous

connaissances différentes théories et pratiques psychothérapeutiques de groupe. Je me rappelle par exemple que nous animions des groupes dans lesquels on enseignait au malades à ne pas halluciner et à ne pas faire les fous en public. Au groupe des malades paraphréniques, je me rappelle que je disais : " Hallucinez, délirez quand vous le voulez quand nous sommes ici, mais apprenez à ne pas le faire dehors, avec votre famille, avec les policiers ! Apprenez à ne pas faire les fous publiquement, sinon ils vous jetteront dans un trou, enfermés dedans !".

La psychopédagogie consistait à enseigner au malade, en activité de groupe, à dissimuler la folie face aux gens qui ne comprenaient pas. Là, à l'hôpital, ils pouvaient parler de folie, mais dehors : "Taisez-vous, ne dites pas que vous avez vu la Sainte Vierge...! Il y a des spécialistes qui ne vous le pardonneront jamais". Plus ou moins ainsi !

Après l'expérience de Reus, la guerre s'est déclenchée en Aragon, et à l'armée je me suis occupé plus des médecins que des malades. La raison est qu'il n'y avait pas beaucoup de blessés, alors que les jeunes médecins qui étaient enrôlés, sans motivations au combat, étaient angoissés; et j'ai préféré, pendant un an et demi, faire une expérience de formation avec eux. C'étaient des médecins généralistes, chirurgiens, etc...; personnes qui devaient soigner les soldats en première ligne. Quand les "rouges" sont arrivés, après, leur décision a été d'exclure la psychiatrie de l'armée. Car selon eux, la psychiatrie était pour les fous, et les fous ne devaient pas faire partie de l'armée mais de l'H.P. - comme tous les autres déviants - politiques, religieux... Des discussions très vives se sont alors ouvertes entre nous, médecins, et eux. Bien que militants, nous voulions conserver les services psychiatriques au sein de l'armée : non seulement pour les malades mentaux, mais pour soutenir le personnel des hôpitaux, pour travailler aux premiers soins dans les ambulances, pour la sélection des soldats aux différents corps d'armée. Nous voyons en effet des hommes sujets à des crises épileptiques consignés aux chars armés et aux mitrailleuses et d'autres qui, parce qu'ils se sentaient mal, combattaient de manière anarchique et égocentrique, sans aucun sens collectif. A la fin, grâce à un membre du Parti Socialiste Unifié de Catalogne, nous avons réussi à obtenir la reconnaissance de l'organisation des services psychiatriques de l'Armée Populaire Espagnole. C'est alors que j'ai été envoyé en Espagne, après avoir gagné tous les concours, et sur le moment, j'ai pensé que je ne m'en serais pas sorti vivant.

C'était en effet très dur de combattre en Andalousie, en Estremadure, à Tolède - dans le sud de l'Espagne. Mais j'ai toujours été discipliné, acceptant les choses comme elles venaient, cherchant à chaque fois à en retirer tous les avantages possible. Ainsi, je suis allé à Valence.

J'y suis resté un an et demi et, par chance, j'ai rencontré, comme commissaire politique, un paysan, un vieux socialiste d'Andalousie. Avec lui, je me suis parfaitement entendu, d'autant plus qu'il possédait un talent naturel de psychiatre, un sens profond de la société qui le portait à intervenir à la base des problèmes. Dans ces conditions, j'ai réussi à créer une vraie pratique de secteur et des communautés thérapeutiques, mêlant militaires et civils, gens du peuple, suivant le principe que les hôpitaux appartenaient à la population civile avant d'appartenir aux militaires. Cette véritable structure de secteur que j'ai su créer avait ses bases hospitalières et ses équipes mobiles : trois ou quatre ambulances qui se déplaçaient sur les lieux de combat où avaient eu lieu des bombardements et rejoignaient des zones très éloignées de la région. Nous arrivions sur le lieu et pendant quelques jours, nous faisons de la psychiatrie "sur place".

Cette expérience a été très importante pour moi, car lorsque je suis par la suite arrivé sain et sauf en France, j'avais acquis une conviction profonde : avec l'aide et la participation des gens communes - avocats, paroissiens de campagne, n'importe quel imbécile, paysans, peintres -, il était possible de créer en peu de temps de bons services psychiatriques. Seules ces personnes avaient une position ingénue face au malade, alors que ceux qui avaient subi une formation professionnelle - les "patrons", les spécialistes des fous qui avaient été formés à l'école de psychiatrie classique - ne servaient à rien; ils étaient même un obstacle. En outre, en état de guerre, le personnel psychiatrique était composé, pour ainsi dire, de "volontaires forcés", alors que

les civils étaient des volontaires qui choisissaient de participer par affinité. De tous ces volontaires, j'écartais ceux qui croyaient posséder une compétence psychiatrique, choisissant à la place ceux qui étaient dotés de capacités naturelles à rester avec les autres, car on perd beaucoup de temps à transformer une personne en quelqu'un qui sait rester avec les autres !

Dans ce sens, il n'est pas nécessaire de posséder un haut quotient intellectuel pour faire partie d'une équipe de secteur, mais une autre qualité est requise : celle de savoir vivre, échanger, savoir entrer en relation avec les autres. Mais personne ne voulait entendre parler de ma psychiatrie : ni les socialistes, ni les militaires de Catalogne, ni mes amis.

Puis il y a eu l'expérience du camp de concentration dont j'ai parlé auparavant. Là, nous étions vraiment dans une mer de boue, entourés par des fils barbelés... et malgré tout, il arrivait des choses... les personnes étaient mieux parce que nous savions ce qui est en jeu dans le fait de faire d'un homme un homme. Je pense que nous avons obtenu un certain nombre de résultats grâce à cette connaissance des mécanismes qui sont en jeu dans la fabrication de l'homme : je dis l'être humain dans sa singularité, et non seulement dans sa poursuite d'un statut social ou d'un rôle - de médecin, d'administrateur... Ainsi, quand je suis arrivé à Saint Alban, les circonstances étaient favorables. Et puis sont arrivés les médicaments (je ne vous parle pas de la camisole de force car on ne l'utilisait pas à Saint Alban; il n'y avait aucun agité).

Franko : Personne ?

Tosquelles : Personne. La thèse écrite par Paumelle en '46 ou en '47, faite à Saint Alban, le montre clairement.

Laffont : L'agitation est souvent une psychose carcérale.

Tosquelles : Oui, exactement. Mais il ne suffit pas de dire "liberté" ! Comme le disait Lenine - je m'excuse, mais mes références sont très hétéroclites ! En somme, il y avait un imbécile d'Espagnol, professeur d'Université à Madrid, qui, en '23, avait examiné la possibilité que le syndicat espagnol adhère à la IIIème Internationale... Cet Espagnol était un penseur : "Je trouve qu'il manque de liberté, votre système, mon cher Lenine et Compagnie!". Et alors Lénine lui répondit : "Liberté, pour quoi faire ?". Cela m'a paru impressionnant : liberté, pour quoi faire? La liberté toujours ? Liberté, chère liberté. Quand j'étais étudiant à Barcelone, je chantais la Marseillaise : c'était un chant révolutionnaire, avec ces notes, on prenait le pouvoir. A l'hôpital, nous chantions la Marseillaise pour défendre nos libertés. Nous étions tous émus. Quand je suis arrivé en France, j'ai découvert qu'on chantait la Marseillaise comme l'Ave Maria de Gounod !

Donc, je n'ai jamais été l'homme des miracles, j'ai été un homme peut-être opportuniste, qui a essayé de faire des choses dans des situations catastrophiques. Il y a toujours des signaux de renaissance et des possibilités de faire quelque chose. C'est tout. Mais il y a un inconvénient et sur ce point, je suis d'accord avec Basaglia - il est difficile de faire quelque chose avec les corps constitués, mais surtout avec le corps constitué des psychiatres et avec le corps des psychiatres constitués ! A la Libération, en '45, nous avons constitué des groupes à Paris. J'étais bien accepté, mais j'ai été impressionné par toutes ces discussions sur les rôles, du "fonctionariat", en somme ! J'ai eu souvent l'occasion de détruire les rôles. "Le privé", "le public", "reconstruire la corporation"... A un certain point, j'ai vu qu'il n'y avait rien à faire, mais je me suis dit que j'étais dans un bai et que je devais danser. Maintenant, je n'y crois plus ! Même, mes confrères - parole qui me donne la chair de poule - Daumezon et Aymé, qui m'étaient fort proches... je pense que pour eux, au fond, la défense du rôle de la corporation était plus importante que la psychiatrie.

J'ai continué à travailler, même après, mais à Saint Alban tout s'est terminé en '52. La mort de l'expérience a coïncidé avec son baptême, quand Daumezon l'a dénommée "psychothérapie

institutionnelle". En effet, à ce moment, nous avons un certain pouvoir, même au niveau des structures de l'Etat. Je me suis même compromis par des visites au bai de l'ENA (Ecole Nationale d'Administration NDLR). Je donnais des cours aux futurs préfets, pour influencer l'appareil ! Tout cela a duré jusqu'en '53, '54, puis tout a été fini. Il y a eu l'occupation, par la psychiatrie classique et l'administration, des hôpitaux et du secteur. Du reste, le secteur n'est jamais né en France. Il n'y a qu'un secteur, "le XIIIème Arrondissement", qu'on ne peut pas définir secteur psychiatrique ! Il s'est formé car une société privée l'a financé et parce qu'un groupe d'analystes, avec comme chef le catholique Paumelle, a commencé à s'occuper d'alcooliques, et l'Etat a laissé faire.

Je pense que plusieurs facteurs défavorables ont joué pour que le mouvement de réforme s'enlise. Je pense surtout que le fait d'avoir donné, à un certain point (je rappelle le Ministre Thores) un nouveau statut aux fonctionnaires publics a joué un rôle déterminant. Alors, quand on tombe dans ces statuts de la fonction publique et dans n'importe quel statut, on tombe aussi dans la défense de ceux-ci et il n'est même plus possible de sauver le lieu, l'espace de la pratique thérapeutique. Car quand je fais quelque chose de l'ordre du psychothérapeutique, je ne le fais ni au nom de Tosquelles ni au nom du fait que je suis directeur-médecin. Je ne défends aucun statut. Le malade n'a aucun contact efficace avec moi si ce n'est quand il oublie que je suis un médecin ou quand il oublie mon statut social. Quand il parle, non en tant que riche ou pauvre mais en tant qu'homme et c'est tout, et me considère simplement comme un sujet, comme un homme avec lequel on peut jouer en toute liberté. De ce point de vue, la situation italienne me semble plus favorable, car l'Italie n'a jamais réalisé une unité politico-administrative dans les termes de ce qui a été fait en France : il y a un Etat qui est souvent en crise, il existe plutôt une décentralisation. En France, il n'y a que Paris et les délégués de Paris. Dans ce sens, je crois pouvoir dire que l'effort de Basaglia est tout à fait semblable à celui que j'ai fait à Saint Alban.

4. Gestaltum

Franko : De ce que vous dites, on ressent jusqu'à quel point vous avez une espèce de nostalgie de l'époque de la guerre...

Tosquelles : Oui, certainement. Si ce n'était que malheureusement la guerre fait des morts, l'on devrait organiser pour chaque génération au moins une ou deux guerres car dans cette situation seulement, on comprend des choses qu'on ne comprend pas autrement. On ne comprend pas, par exemple, que si une famille se conserve, c'est parce que ses composants sont continuellement en guerre civile entre eux. Parce que ce qui compte, c'est que chaque guerre soit une guerre civile. Ce n'est plus l'envahisseur, l'occupation; c'est le père contre la mère, la mère contre la tante, la tante contre les enfants, les enfants contre le travail : ce sont toutes des guerres civiles, discrètes... mais ce qui caractérise l'homme, c'est la guerre.

Franko : Depuis une quarantaine d'années, on peut dire que nous avons la malchance de vivre en temps de paix...

Tosquelles : Non, ce n'est pas vrai...

Franko : ... ce que je veux dire, c'est qu'on sent jusqu'à quel point cette désorganisation a été importante pour créer des choses... Mais aujourd'hui, dans situation sociale et politique actuelle de la France, que feriez-vous en psychiatrie ? Par exemple, passeriez-vous l'examen de spécialisation en psychiatrie ?

Tosquelles : Non, je ne le passerais pas. Tu sais d'ailleurs qu'à l'époque, j'ai eu beaucoup de difficultés avant de réussir l'examen. Il faisaient tout pour que je ne le passe pas, et la comédie a

continué. J'avais écrit une thèse où je cherchais à introduire le mot "Weltanschauung", une notion indispensable pour être psychiatre : l'expérience vécue où l'affect et l'intelligence sont liés, affectivité et raison... le mouvement originnaire est traduisible comme "Weltanschauung" et non comme "pensée", "cogitation". La pensée élimine la folie et l'affectivité. "La folie, je la connais" a dit Descartes. Il en parlait bien... dans la quatrième considération, je crois : "... mais le problème est la pensée, manifestation glorieuse de l'être humain... l'homme est la raison, la raison qui illuminera le monde".

Alors, la première chose que j'ai cherché à faire à Saint Alban a été d'introduire la "Weltanschauung" et la "Gestalt". La Gestalt a beaucoup plu à Bonnafé et aux autres. Mais la "Gestaltpsychologie" était le résultat du travail des psychologues sur la perception stable, qui ne se modifie pas, qui ne bouge pas. Tant que les gestaltistes sont restés en Allemagne, la perception aussi restait stable; mais quand un certain nombre d'entre eux sont arrivés à Barcelone et surtout aux Etats-Unis, elle a commencé à bouger et ce n'était un hasard, car les américains avaient inventé le cinéma et les Catalans le cinéma et la peinture surréaliste.

Et bien, que la perception bouge ennuyait beaucoup Bonnafé. Il y a beaucoup de gens qui veulent les choses fixes, stables, dites une fois pour toutes, photographiées, en somme. Et il y avait, il y a ceux qui, au contraire, préfèrent... le cinéma, le mouvement. Non seulement Bonnafé ne voulait pas écouter les Allemands - qui étaient nos ennemis - mais les Catalans non plus. Le mot "Gestaltum" (ainsi qu'on le dit en catalan) est intraduisible : il ne désigne pas la forme, mais le processus d'une chose qui se forme, qui crée la forme. Donc, un mouvement, un rythme, si vous voulez... Au fond, comme dans les taches du Rorschach, le monde est un chaos. Les taches du Rorschach n'ont aucun sens. C'est celui qui regarde qui met en forme, globalement ou par détails, à partir de son rythme et fait pour ainsi dire "endosser" les mots aux taches quand il dit : "Tiens ! ça, c'est une table". Quand il prononce ce mot, il fait place nette de toutes les impressions précédentes et du coup les modifie...

Ainsi, lorsque les Français veulent faire bouger les enfants à l'école, ils leur disent : "toi à gauche, toi à droite -remuez-vous...". Mais tout ce mouvement vient de l'extérieur, alors que la Gestaltum vient d'un sentiment d'activité propre, qui naît de l'enfant : le besoin que l'enfant ressent de mettre son rythme en forme. C'est ainsi, par exemple, que lorsqu'on parle de perte du sentiment d'activité, à propos des symptômes dans la schizophrénie, ça ne veut pas dire que le schizophrène ne bouge pas, n'est pas actif. Ça veut plutôt dire qu'il bouge comme un poids mort que nous faisons aller à gauche, à droite. Ça veut dire que le schizophrène ne perçoit pas ses rythmes comme l'origine de son mouvement, et les attribue alors à une force extérieure: c'est l'hallucination qui me fait faire cette chose, ou c'est le médecin ou mes ennemis qui m'obligent à ... En somme, nous avons tous en nous la source des rythmes - cardiaque, du système nerveux... Tout procède par rythmes et par rythmes différents. Et ces rythmes, qui ne veulent rien dire en soi, sont à la base de ce que tu vas mettre en forme. La Gestalt est justement la conséquence de tes rythmes...

Franko : ... ou ce que vous racontez n'est pas la forme, mais l'action de la mise en forme.

Tosquelles : Oui, c'est l'action de la mise en forme. Cela échappe à la pensée cartésienne et naturellement aux structures de l'Académie Royale de la Langue Française, qui est la manière dont on empêche les gens de penser : de penser pour toi-même. Il faut donc penser comme vos maîtres veulent que vous pensiez et non selon le mouvement créatif de votre pensée. Seuls quelques poètes et le fou échappent à cette imposition... le fou est destiné à échouer, le poète combinera quelque chose... et ce sera l'unique façon plus ou moins tolérée de contestation de la société.

Gallio : A propos des poètes : Saint Alban, dans les années '40 est devenu un lieu d'accueil et de protection des écrivains, artistes, poètes... Voulez-vous en parler ?

Tosquelles : C'est à partir de '42, quand Balvet s'en est allé et que Bonnafé est arrivé pour le remplacer qu'un profond changement est devenu possible à Saint Alban. Cette année-là, l'hôpital a commencé à accueillir des personnes qui fuyaient en masse des camps : réfugiés auxquels on donnait à manger et l'hospitalité. Durant l'occupation allemande, les Français fuyaient, sans rien, vendant progressivement le peu d'objet qui leur restaient, perdant des membres de leur famille dans les "fuyez-fuyez". A cette époque, l'hôpital se peupla de fous et d'étrangers. Les fous se mettaient au service des réfugiés pour leur donner de quoi vivre. Il y avait des réfugiés politiques, des Juifs... Cette année-là arrivèrent à Saint Alban George Canguilhem et sa famille. C'est ici qu'il a écrit les derniers chapitres de sa thèse sur "Le normal et le pathologique". Puis arrivèrent Paul Eluard et Nouche, sa femme : une femme de théâtre qui travailla beaucoup avec nous, démontrant des dons extraordinaires avec les malades schizophrènes. Ici s'ouvre un autre chapitre, c'est celui qui concerne le rôle du surréalisme dans ma formation intellectuelle et dans la vie de Saint Alban durant ces années. D'autant plus que je suis catalan et que le surréalisme a des racines catalanes avec Dali et aragonaises avec Bunuel.

Les surréalistes ont fait de la folle un mouvement expérimental, produit de la société, en montrant les liens profonds avec le sexe, les pulsions, la libido. Ils ont mis le freudisme à la portée de la ville, avant qu'il ne se transforme en une série de trucs pour vendre des marchandises. Ce sont les surréalistes qui ont fait des expérimentations sur comment rendre quelqu'un fou, bien avant que les analphabètes américains ne découvrent, à travers le sérieux de la psychiatrie, que la famille se met d'accord pour rendre quelqu'un fou.

Les artistes de Saint Alban étaient donc des surréalistes, et c'est grâce à Bonnafé que cette intelligence surréaliste a été mise au service des pratiques. En tant qu'occitan, né à Tolosa, Bonnafé possédait la force critique du surréalisme et en même temps la discipline, la stabilité du parti communiste, auquel il appartenait. En effet, durant ces années, les forces du parti communiste étaient du côté des choses vivantes : unique rassemblement naturel, authentique, des Français antifascistes, seule force collective et organisée. Donc, c'est via Bonnafé que sont arrivés à Saint Alban les artistes, les surréalistes et Eluard lui-même, qui était un de ses amis. Beaucoup d'écrivains et d'intellectuels de la résistance française étaient attachés à la nouvelle née "Editions de Minuit" dont le siège était à Aurillac, sur la route de Saint Alban. Ainsi, tous s'arrêtaient et l'hôpital était devenu comme un entonnoir qui recueillait les différents passages.

Bonnafé était aussi un ami du directeur de l'H.P. de Rodez, près de Saint Alban, où était hospitalisé Antonin Artaud, déjà gravement malade. Quand j'ai connu Artaud, il était muet. Un mutisme absolu, rompu seulement par des explosions, des cris inarticulés par lesquels il appelait des dieux invisibles. Personne à l'époque ne croyait plus à sa guérison. J'ai été appelé avec un collègue à faire quelque chose; et pour essayer de le débloquent, pour entrer en contact avec lui, nous avons essayé de jouer aux échecs. Au cours de cinq parties successives, j'ai réussi à le faire bouger, à le choquer, et il a fini par me dire des choses invraisemblables. Un jour, il a commencé à parler à travers le mouvement expressif des mains, et puis il a porté une main au nez et a dit : "voilà, ça c'est la pensée !" et il m'a regardé avec un regard complètement vide. Comme pour dire que la pensée était la mort de son cerveau qui coulait de son nez, la morve, quand les cervelles se mettent à fondre, alors la morve coule du nez et on peut la saisir; voilà la pensée. Cela a été le seul acte cohérent que Artaud a pu exprimer.

5. Caïn et Abel

Ferragus : il y a un point sur lequel je voudrais revenir : l'hôpital comme école de liberté, en rapport à l'extérieur, à la ville...

Tosquelles : Je voudrais rappeler la notion marxiste - que nous avons peut-être oubliée d'aliénation sociale. Marx lui-même l'abandonna un peu à un certain moment, mais avant, il a longuement parlé du fait que la vie sociale, les contacts sociaux se "créent" - disons - sur la base de l'idéologie dominante. Peut-être qu'il exagérait ! Un enfant s'aliène dans l'idéal de ses parents. Je dis "s'aliène" parce que ce n'est pas lui, c'est la copie, l'identification à l'image de ce que font les parents.

Mais toute la vie est aliénation sociale, dit Marx. De manière peut-être idéaliste, il cherchait à dire de quelle manière on peut ne pas être aliéné. D'une façon peut-être pessimiste, il disait : il n'est pas possible de ne pas être aliéné dans la vie sociale... Mais il faut différencier aliénation sociale et aliénation mentale. Si tu ne fais pas d'actions de désaliénation sociale, tu ne peux même pas t'approcher du problème de la désaliénation mentale. Cette dernière phase a à voir avec le sujet. Comment puis-je, face à un sujet devenu objet - objet du désir des parents, des policiers, de n'importe qui - comment puis-je, face à cet objet passif, être moi actif et producteur ? Cette apparition du sujet - ça doit être Lacan qui le dit - est une apparition évanescence - il apparaît et disparaît en même temps.

On peut aussi retirer ce concept à travers l'histoire biblique de Caïn et Abel. Caïn était un cultivateur, lié à la terre; Abel était un pasteur. Le premier maniait l'épée, le second jouait de la flûte, et du même morceau de bois, l'un confectionnait une épée et l'autre une flûte. Le musicien, l'artiste, le pasteur, ne peut faire autre chose que de passer son temps à jouer de la flûte. Ils n'ont pas besoin d'utiliser l'épée : a priori, il n'a pas ce penchant. Entre ces deux conditions, ce qui frappe surtout, c'est la différence du langage hébreu entre les deux mots

Caïn et Abel. Caïn veut dire le "Avoir", celui qui possède quelque chose; alors qu'Abel est celui qui ne possède rien, qui n'est propriétaire de rien. L'un représente une action de le "Avoir" et l'autre une action de le "Etre". Abel s'inquiète de l'être des choses. En hébreu, Abel signifie quelque chose qui apparaît, disparaît, fuit, qui ne trouve pas ses mots : il ne s'arrête pas pour posséder des mots ou pour avoir des choses.

Donc le sujet serait Abel. Mais comme vous le savez, Caïn a tué Abel, et nous, nous sommes tous les enfants de Caïn. Abel est entouré par sa lenteur et, parce qu'il est mort, n'a donné vie à aucune génération. Nous, nous sommes tous fils de la terre, des agriculteurs. Comme le dit la Bible, nous sommes fils de celui qui a pris la place d'Abel. Mais bien que fils de Caïn, quelque chose d'Abel est resté en chacun de nous : quelque chose qui apparaît, disparaît, réapparaît. Notre être, nous ne pouvons l'avoir. Le sujet, vous ne l'avez jamais - et il y a de la chance à cela, parce qu'alors vos parents, le préfet, les spécialistes, les éducateurs, etc... s'y mettent ; ceux qui restent toujours là, pleins de zèle à défendre la Terre, les propriétaires de la Terre, et puis les usines et ainsi de suite. Nous sommes donc dans l'aliénation de la terre.

Franko : J'aime beaucoup ta métaphore parce qu'elle me permet de poser une question. Dans ces dernières années, j'ai la sensation très forte que lorsque je travaille, je dois disposer de choses concrètes à offrir à mes patients; je dois être propriétaire. En somme, je suis l'agriculteur, je suis Caïn. J'existe dans mon rapport avec les patients uniquement si j'ai quelque chose de très matériel à offrir, même si c'est quelque chose qui en fait ne m'appartient pas.

Tosquelles : Mais cela est une toute autre affaire. Tu offres des cigarettes qui s'en vont en fumée...

Franko : *oui*, des cigarettes, à manger, des jouets, une chambre, une douche...

Tosquelles : C'est différent. Quand tu donnes une chambre, tu donnes des limites : tu délimites un espace pour le jeu. Quand tu donnes une cigarette, un jouet, tu donnes quelque chose pour que l'autre fasse des exercices dans sa liberté...

Franko : Mais quand je me trouve dans une situation qui peut être perçue par le client, par celui que j'appelle le client, comme si je pouvais lui donner quelque chose qu'il peut consommer dans l'ordre au besoin, j'ai l'impression d'être beaucoup moins efficace, beaucoup moins thérapeutique que lorsque je travaille sans avoir rien à donner pour satisfaire un besoin quelconque...

Tosquelles : C'est pour cela que je préfère une cigarette à un jouet : parce qu'elle s'en va en fumée.

Franko : ... *Et* alors, j'ai d'un coup ce sentiment toujours plus fort, qui est une constatation, toujours plus forte, que tous les lieux institués...

Tosquelles : Tous les lieux sont institués...

Franko : Disons alors tous les lieux qui sont administrés...

Tosquelles : Ah, c'est un autre problème. Les coopératives sont des lieux qui ne prennent leur statut d'aucune institution, dans le sens au moins d'avoir des propriétaires... Il n'y a pas de patron d'une coopérative en-dehors des membres coopérants... Si ensuite nous voulons parler du droit, il est bon de distinguer entre le droit et la loi... Le droit est une mise en forme de quelque chose. On peut dire d'un autre côté que sans institutions de droit, il n'y a pas de possibilité d'existence. Dans la culture grecque - que je préfère à la culture romaine - chaque île faisait sa loi, alors que dans la culture romaine, tout le pouvoir est aliéné dans l'Etat. Ceci dit, la nécessité d'un processus de désaliénation sociale est évidente. Dans chaque cas, pour cette désaliénation sociale, il ne sert à rien de faire comme Saint François... abandonner tout... mais je peux, au moins sur le plan du jeu, tenter de saisir les circonstances, la possibilité de mise en forme de mes propres rythmes...

Il y a une chose que j'ai apprise par un éducateur. Je disais : "Malédiction, ça ne sert à rien d'enseigner à devenir mécanicien à un type qui sera ensuite employé à la poste, s'il travaille après avec du papier et non de l'acier... ça ne sert à rien de lui enseigner un métier, s'il en exerce un autre ensuite". Mais dans la vie, on fait toujours autre chose que ce que l'on a appris. En somme, l'éducateur m'a répondu : "Ce que tu apprends est une loi. A travers tout ce que tu apprends, au fond, c'est une loi qu'on apprend". Et c'est cela que l'on fait dans l'ergothérapie apprendre les règles d'apprentissage. Apprendre les raisons d'une loi. Les mécanismes de constitution d'une loi. Alors, tu les appliques, tu peux les appliquer à d'autres objets, à d'autres matières, qui créent entre eux d'autres types de lois. En somme, le type de lois et d'échanges qui s'articulent dans la chambre ne sont pas les mêmes que dans une salle à manger, non ?

Gallio : A moins qu'on ne possède qu'une seule chambre...

Tosquelles : Bon, alors, on est à la pauvreté. Je n'ai jamais été pauvre. Mais il y a une contrepartie à la pauvreté absolue : si quelqu'un n'a pas de chambre, il se l'invente, il se la construit dans la rue, dans le bois. Il se prépare des pièces et des comportements différents. Alors

ce pauvre a l'avantages sur les riches de ne pas être un "aliéné chez lui". Il doit s'inventer un système social dans la rue et dans le bois. S'il ne se l'invente pas, il est foutu !

6. Les contours de la page blanche

Franko : Ceci soulève le problème des lieux : l'existence ou non de lieux différents à organiser, où survient la rencontre...

Tosquelles : Je pense que lorsque tu poses les bases d'une psychothérapie, institutionnelle ou non, on part toujours d'une feuille blanche, d'une page blanche : tu invites quelqu'un à utiliser une feuille de dessin. Au fond, tu proposes des limites - contours à l'intérieur desquels on peut projeter, ou inventer des histoires en liberté. Tu dis : "dessine ce que tu veux, ce qui te passe par la tête". Tu offres un espace blanc, mais limité. Alors, si tu offres un H.P., ou n'importe quel autre espace, tu dis à travers ça : "fais ce que tu veux". Et l'autre voit qu'en effet, c'est vrai, que tu ne critiques pas, qu'on peut faire mille bêtises là-dedans sans que rien n'arrive. Et à travers ce qu'on dessine - ou non - sur la page blanche, vous parlez - ou non - ; et surtout on partage un jeu dans le sens que : "si tu déconne, alors déconnons ensemble !"

Je me souviens d'un jeune psychiatre qui avait lu un peu Mélanie Klein, laquelle soutenait que dans les consultations avec les enfants, il fallait jouer. Mais lui n'avait rien pour jouer si ce n'est que des crayons de couleur. Alors, il les a proposés à l'enfant qui venait en visite ambulatoire, et l'enfant s'est mis à jouer. Et comme le psychiatre se rappelait que Mélanie Klein disait des stupidités au cours des consultations, lui aussi s'est mis à dire un tas de bêtises. Mais ils étaient seuls, lui et l'enfant. A la fin de la visite, ils s'étaient amusés comme des fous. Le psychiatre commença à se préoccuper de ce qu'allaient penser les parents qui allaient apprendre par l'enfant comment s'était déroulé l'entretien... Il l'accompagna dehors, mais personne ne l'attendait. La secrétaire l'informa qu'il habitait tout près, alors le psychiatre décida de l'accompagner, et à la maison, la mère l'invita à prendre le thé. Ils ne parlèrent pas de l'entretien. Ensuite, le gamin vint une seconde, puis une troisième fois et dit finalement : "Ne vous tracassez pas, docteur, je ne raconte rien de ce qu'on s'est dit". Beau, non ? Cet enfant sait bien que les adultes vivent dans l'aliénation sociale, vivent dans le non-jeu. A l'école, on y va pour travailler, pas pour jouer : on ne se récrée qu'au moment de la ré-création, dans le jeu.

Peut-être cette anecdote peut-elle illustrer un peu une chose qui me semble fondamentale : la nécessité de créer des zones de liberté. Zones, au pluriel. Par exemple, à Saint Alban, quand on faisait la réunion de la coopérative de travail, l'un racontait des histoires, délirantes ou non, sur sa famille, ses fantômes, ses hallucinations... Alors on lui disait : "Tu vois, ici, on t'écoute, mais nous sommes opérationnels uniquement si on parle du prix du café, ou si le tissu est taillé droit ou de travers. Mais en bas, il y a le club, un autre groupe; il y a aussi un cahier et tu peux écrire ce que tu veux, et là on lira ce que tu as écrit; tu pourras dire tout ce qui te passe par la tête, nous ferons le psychodrame, nous pourrons tous lâcher des bêtises à toute allure,!". C'est la liberté de l'espace de la psychothérapie, mais pour sauver cet espace, il faut accepter que dans la coopérative on joue un jeu différent.

Il y a aussi un sur-moi dans la coopérative. Mais ce n'est pas celui d'origine familiale, disons fantasmagique, au sens de la cruauté du père et de la mère qui te dévorent ou qui te disent : "si tu manges cette chose, tu crèves", ou autre chose du même genre. Dans la coopérative peut émerger un sur-moi "pragmatique". Quelqu'un a dit que dans le traitement du sur-moi, il faut trouver des façons pour l'adoucir, qu'il ne soit pas un sur-moi cannibale. Adoucir le sur-moi.

Quand on dit que l'objectif thérapeutique est la demande du patient, et bien cela ne veut absolument pas dire que le patient "demande" : il veut plutôt "savoir quelque chose". Ce qu'il demande - et que tu peux offrir - c'est ton parcours ou votre parcours comme équipe vers ce que j'appellerais la sagesse, l'art de vivre. Pas la prudence. En catalan, le terme est plus clair : le "senno", le bon sens. C'est-à-dire cette capacité de saisir le signal, les indices de quelque chose qui peut être utile, pratiquement, dans ma ou notre stratégie vitale. Une série de combinaisons pragmatiques d'opportunités.

Deuxième journée

7. Ré-formuler les conditions de la liberté

Costantino : Je me permettrais de condenser, mais seulement pour faire repartir la discussion... Vous disiez hier, que si nous sommes des thérapeutes, nous devrions savoir qu'il n'existe pas un lieu ou des lieux spécifiques où la rencontre "doit" nécessairement survenir, et où il devient possible de commencer avec quelqu'un un parcours de recherche - de la sagesse, du bon sens, de l'art de vivre...

Tosquelles : Avec quelqu'un ou en groupe.

Costantino : A Trieste, cela - qui est presque un acquis - est lié à une situation très particulière, que nous avons déterminée comme la possibilité de lier le moment de la rencontre et du rapport avec la transformation de l'institution. Chose qui aujourd'hui nous permet de ne pas avoir de lieux d'internement. Je veux dire qu'aujourd'hui, les thérapeutes, les opérateurs, peuvent partager avec les patients le risque d'un parcours dans la société sans le chantage du lieu où la dangerosité pourrait être cachée.

J'essaie de préciser cela parce qu'il y a une image fautive de Trieste, transmise par les médias, de la dé-institutionnalisation comme "simple fermeture de l'asile" : une dé-institutionnalisation qui se réfère aux structures et non aux personnes ! Pour nous, il s'agit par contre - il s'agissait et il s'agit encore aujourd'hui - de dé-institutionnaliser la folie. Donc, de la nécessité d'inventer chaque jour des possibilités de rencontre; ce qui signifie - peut signifier - tant pour les opérateurs que pour les usagers la possibilité de choisir entre différents parcours, ce qui n'était absolument pas donné avant ...

Franko : Moi aussi, je voulais reprendre une demande restée hier en suspens. Tous les lieux, dans leur différence, sont susceptibles de devenir lieux de rencontre - au pluriel - avec un effet psychothérapeutique. Je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point. Cependant, je demande : Y a-t-il des lieux qu'il faut absolument éviter ? Comment peut-on les reconnaître ? Que peux-tu nous dire sur ce point ?

Dupont : J'ai la même inquiétude : savoir si les lieux que nous pouvons proposer aux patients peuvent être "dispersés" dans la ville, lieux de vie quotidienne des personnes. Et encore : quels lieux peut-on considérer comme néfastes pour les personnes ? Vu que vous avez décrit l'H.P. comme espace de liberté...

Tosquelles : Non, non : j'ai dit qu'un malade avait parlé de l'H.P. comme "école de liberté", non comme "espace de liberté". Je parle d'un parcours avec le but de reformuler les conditions de la

liberté. Cependant, je suis d'accord avec vous tous pour dire qu'il n'existe pas un lieu spécifique, mais une pluralité d'espaces - chacun avec ses caractéristiques - à travers lesquels cette école de liberté se réalise de diverses manières. Comme je le disais hier, chaque lieu a ce que nous pourrions appeler sa propre loi, différente de la Loi de Paris ou de celle de Rome, ou opposées à elles. Une loi qui règle les échanges de lieu, d'espace.

Alors tous les lieux s'équivalent ? même les lieux dispersés dans la ville ? la ville est un lieu éclaté: lieux divers, plus ou moins reliés entre eux ou juxtaposés. La liberté consiste à pouvoir passer d'un lieu à l'autre, du centre à sa périphérie. A Genève : le parc, le Mont Blanc, un bistrot où manger une fondue... Les différentes rencontres que nous pouvons faire dans des lieux divers avec des personnes diverses nous permettent de dire après : "ça, c'est moi". Si vous êtes en train de pêcher sur le bord du lac, vous n'avez pas besoin de vous identifier, parce que vous êtes seul, isolé. Vous vous sentez presque prisonnier de cette situation, alors que si vous allez faire un tour, vous vous direz : "Sapristi, je suis moi partout". Si vous participez à différents espaces, alors chaque fois que vous rentrez "chez vous", quand vous rentrez dans la nuit de vous-même, alors vous vous dites : "je suis moi". Je suis le même ! Vous vous définissez comme sujet responsable, dirais-je : littéralement, de "res", la chose - la position de la chose. "Res-ponsable" veut dire que vous vous identifiez à la position de la chose interne à vous, d'où sort votre être sujet. D'accord ? au moins comme métaphore...

Cela dit, tous les espaces s'équivalent-ils ? Pouvons-nous entreprendre une thérapie sur le glacier du Mont Blanc ? Cela peut-il se développer là ? J'ai déjà répondu que nous ne pouvons jamais développer totalement une psychothérapie si nous sommes isolés - sur le Mont Blanc, sur le bord du lac - parce que c'est le sujet qui nous échappe. Nonobstant cette variété d'espaces, le problème qui se pose à chacun de nous est : Y a-t-il un espace privilégié, spécifique ? Il n'y a pas un espace spécifique, mais il y a toujours un début : en pratique, il y a la "première rencontre". Finalement, il y a un moment, un espace, où vous vous trouvez pour la première fois avec le malade et où le malade se trouvera pour la première fois avec vous. Avec vous ou avec une équipe. C'est alors, en pratique, qu'il y a la première rencontre.

Les Anglais disaient que la psychanalyse est un "training" et un "learning" : un entraînement et un apprentissage. Entraînement comme pour se préparer à une course, mais au même moment, l'apprentissage d'une technique. Bien, alors il y a un premier lieu où survient une première rencontre, qui doit être faite avec une certaine technique d'accueil - on pourrait dire une certaine disponibilité -, qui n'est pas vraiment celle de l'amour : je t'aime - tu m'aimes Dans cette rencontre se font un "training" et un "learning" : le patient sépare le passé, marque le passé et les possibilités de l'avenir.

En somme, il y a cette rencontre avec le client, sa famille ou tout ce que vous voulez, dans laquelle le client apporte quelque chose de son passé - même s'il ne le dit pas; ses angoisses de l'avenir - même s'il ne le dit pas, dans laquelle le client fait en entraînement et un apprentissage qui finit fatalement mal, crée une tension... Et puis il s'en va à l'improviste, (ou vous le mettez à la porte) pour aller ailleurs: où l'histoire recommence dans des circonstances historiques et avec des matériaux humains et physiques différents. Mais il y a toujours un premier lieu. C'est pour cela que la première rencontre est très importante, et que le malade puisse retourner dans le même lieu, aller ailleurs, retourner dans sa famille ou chercher... des policiers !

Et il y a quelque chose que je veux ajouter, à propos de ce que vous disiez : c'est qu'il est nécessaire, avant tout, d'écarter de ce lieu le chantage de la dangerosité. Mais le chantage ne se fait pas uniquement dans la violence. Ce serait relativement facile si le chantage, la peur, la phobie existaient uniquement dans la violence. Il y a un chantage - doute, phobie - dans l'action néfaste, dirais-je, de la captation par amour. Il y a beaucoup de gens moi-même, dans mon enfance, et plus tard encore, j'ai dit quelquefois : " si tu me fais cette chose désagréable, je ne

t'aime plus". Ma mère m'a probablement dit : "si tu ne t'habilles pas bien...". Ma femme : " si tu ne changes pas de chemise, je ne t'aime plus,... si tu fumes trop, je divorce...". Chantage d'amour, vous comprenez ! qui peut être encore plus grave qu'un chantage à la violence, parce que celui-ci est au moins aussi, disons, partagé; aussi universel... En somme , que nous soyons dans la violence, tout le monde le sait; alors que l'amour se donne pour unique ! Les chantages de ma mère, de ma femme, sont des chantages d'amour. Je ne peux dire non, parce que sans amour il ne me resterait que l'angoisse, et que de l'angoisse, je n'aurais d'autre issue que la violence.

Donc, disons que les conditions de la première rencontre consistent en un *training and learning* à travers lesquels nous devons être assez habiles pour que le patient ne sente ni le chantage de la violence ni celui de l'amour; aucun des deux. Si cette première rencontre thérapeutique, et puis la seconde, et puis la troisième se développent avec une augmentation inévitable de la tension - malgré tout - dans l'amour, ça provoquera le besoin d'aller voir ailleurs, vous comprenez ? : d'aller au lac, et en y allant, de sentir l'odeur de fondue, et de dire alors : " ben, je m'arrête et je mange une fondue; ensuite j'irai au lac..."

Je me souviens d'un très beau film suisse que j'ai vu récemment à la télévision. Le film montre très bien que pour aller de la France à la Suisse, il faut passer deux frontières... ce qui arrive dans le film... et très souvent dans la vie. C'est que, non sans une certaine peur ou héroïsme tu réussis à passer la première frontière, la française : "ils" te laissent aller et sont parfois assez gentils; t'évitant l'angoisse de castration, la perquisition. Mais voilà qu'il y a tout de suite l'autre frontière, et dans le film, les policiers suisses disent : " Halte ! On ne passe pas ! Arrière !". Et alors, tu restes ainsi, entre deux eaux...

8. L'équipe d'exploration

Auvray : C'est le film "No man's land" (La terre de personne) de Tanner.

Tosquelles : Il y a un "No Man's land", dans lequel il n'existe qu'une solution : on reste là et on attend. Il faut préparer quelque coup bas pour traverser au moins une des deux frontières. Dans le "No Man's land ", il arrive des choses importantes, parfois tragiques. Dans le film, l'amour naît. En tout cas, c'est la possibilité du passage qui est racontée; le malheur qu'on vit en France s'adoucit en Suisse et inversement.

Pour revenir à la non-spécificité de l'espace... Il y beaucoup d'espaces, mais un seul est celui de la première rencontre : puis il faut passer ailleurs, et pour passer dans les autres espaces, il y a une double frontière. Double : je dirais la double castration possible. Le douanier, quand il te demande ce que tu transportes -l'interdit - te demande surtout ton identité. Tu penses ... tu te demandes si par hasard tu n'as pas avec toi quelque chose d'interdit, mais lui te demande qui tu es. A chaque passage, ils te demandent qui tu es. Même s'ils te laissent passer, tu gardes toujours une sorte de peur, presque obsessionnelle, dirais-je : en tout cas, pour moi, c'est ainsi.

Il en va de même pour le malade. Le problème qui se joue dans la rencontre est celui de son identité : "Qui suis-je et qu'est-ce que je fais ici ! ? Vous comprenez !

Costantino : Mais dans ces rencontre, il faut qu'il y ait la possibilité du conflit, sinon...

Tosquelles : Mais bien sur, amoureux et violent !

Costantino : ... et cette possibilité de conflit est aussi donnée par l'organisation du lieu dans lequel on se rencontre...

Tosquelles : Bien sur ! C'est pour cela que le lieu de la première rencontre est aussi important.

Costantino : Excusez moi. Alors, la question des structures n'est pas seulement organisationnelle, administrative, bureaucratique... mais devient une question thérapeutique.

Tosquelles : Mais out, bien sur !

Costantino : Non pas pour revenir à Basaglia, mais plutôt à mon travail d'aujourd'hui, je crois que nous devrions faire un effort pour définir ces structures, de manière que le conflit ne soit pas caché, soit explicite...

Tosquelles : Oh, le conflit est fatal. L'homme est conflictuel.

Costantino : Il y a aussi des structures qui enrayent le conflit de manière systématique et programmée...

Tosquelles : Ah out ! Il y a aussi les pilules anti-conflit ! Comment s'appellent-elles ... Largactil... ou d'autres, peu importe... Pourvu qu'il n'y ait pas conflit, violence, amour. Naturellement, ça ne figure pas dans la posologie; mais tu prends un peu de ces pilules de Roche, elles te suppriment la libido, et sans libido, pas de violence; pas d'affect. Tu restes comme ça, passif, sans conflits. Mais alors tu ne progresses pas, parce qu'il n'y a pas de conflit.

Je suis d'accord avec ce que tu disais, mais les structures anti-conflit se renouvellent continuellement. Regardez par exemple le secteur. Une structuration aprioriste, une mécanique de la géographie. On y interprète les statistiques : on ne se demande pas comment et ce que c'est soigner; mais on s'interroge sur le nombre de patients potentiels. Et alors, dans le secteur, la première rencontre se fait toujours dans le même lieu, dans le dispensaire. D'autres espaces ne sont pas prévus tels le lac, la montagne : les différents espaces à travers lesquels le client peut faire un libre passage conflictuel. Car partout il se trouvera confronté au sur-moi : une fois, deux fois, plusieurs fois... et il n'arrivera rien en ce qui concerne tous ces problèmes d'identité - l'amour, le bistrot, les équipes, les amis ou les ennemis, les policiers - qui infestent le *No Man's land*.

J'ai un livre ici, d'un phénoménologue : il s'intitule "Politique de l'espace ou politique de la ville" et étudie le vécu que nous avons quand nous sommes au restaurant, sur le lac, à la gare... Il ne traite pas de géographie - ce n'est pas "le lac est à gauche, le restau en haut..." - mais de la poétique de l'espace dans la ville. Il étudie les émotions, les rencontres, les vécus différents qu'on peut y avoir.

Dans cet ordre d'idées, à Saint Alban, nous avons créé des structures à l'intérieur - et aussi à l'extérieur -de l'H.P., pour consentir des passages d'une structure à l'autre. Une théorisation des espaces sociaux, hors de ceux de la ville, pour consentir d'autres parcours. Non pas que cela constitue un inconvénient de laisser les malades circuler dans la ville. Mais il faut créer les conditions de quelques parcours. Ainsi, bien que je ne sois pas un constructeur de ville, j'ai toujours commencé par explorer, pour savoir quelles sont les structures adaptées à recevoir les patients : adaptées non dans l'abstrait mais à partir d'une reconnaissance phénoménologique, de comment les gens vivent, ce qu'il arrive dans la ville, quels sont les vécus des adultes, que cherchent les enfants, en rue ou dans les stades de football; à l'école... Et même après, pour pouvoir pousser le patient à utiliser ces structures, à les vivre, dans la mesure où la tension de la première rencontre croît et où le conflit apparaît.

En outre, pour en rester aux espaces, à la géographie humaine... C'est vrai qu'il faut que quelqu'un qui ait une prédisposition, une tendance à reconnaître, à vouloir sentir les odeurs différentes d'un champ de foot ou d'un champ de fleurs : les odeurs ou les changements que nous pouvons éprouver d'un point de vue sensoriel dans les différents espaces... Mais ce serait égocentrique et inefficace s'il s'agissait de quelqu'un de seul. C'est l'ensemble de l'équipe qui explore dans ce que j'appelais "*l'analyse institutionnelle*" et non "*la psychothérapie institutionnelle*"... L'analyse des espaces humains doit être faite par beaucoup d'explorateurs, car chacun a ses tendances, ses références. Ses phobies. Il y a celui qui ne supporte pas l'odeur du poisson; d'autres celui du pain frais... Les odeurs de Venise font vomir quelqu'un qui, à Florence, respire l'Arno à pleins poumons.

Et alors, c'est un avantage que chaque ville en Italie ait sa propre conformation, sa singularité de parcours, ses propres rites qui mettent en forme des fantasmes très particuliers. Lieux d'échanges et points de cohésion, de références, qui changent... L'Italie m'est très chère pour cela, car elle n'est pas un tout unique, mais un lieu privilégié pour l'étude des diverses organisations des villes. Chaque ville met en scène divers tensions et conflits et une manière de résoudre les conflits en rapport avec chaque région. Alors qu'en France, tout s'articule sur le modèle de Paris.

Du reste, il ne faut jamais suggérer à quelqu'un une seule, mais deux possibilités. Comme les interprétations : je n'ai jamais donné une seule interprétation, mais toujours deux au moins. Ça peut être blanc, ça peut être noir. Les mères qui sont de bonnes éducatrices ne donnent jamais un seul chocolat. Il en faut deux. Et alors, nous disons : "Tiens... mais offrons deux possibilités, deux itinéraires différents, et l'enfant s'arrête d'un trait, comme dans un Y. Il doit s'arrêter pour choisir si aller à droite ou à gauche. Et c'est à ce moment que l'individu prend sa responsabilité, sent que c'est à lui de choisir. Je l'induis à bouger. Mais il trouve en lui-même l'origine de son propre mouvement..."

Ce mouvement est aussi à la base de la tension à la spontanéité comme condition indispensable des pratiques thérapeutiques. Ceux de Palo Alto ont découvert le mécanisme le plus idiot dans toute cette affaire de la spontanéité... : "Madame, je vous ordonne d'être spontanée...". Imbéciles ! La spontanéité est indispensable à condition de ne pas l'imposer sur commande. Et c'est vrai qu'une grande quantité de services psychiatriques sont fondés sur cette spontanéité commandée. La spontanéité ne peut être obtenue ni par amour, ni par force. C'est quelque chose qui n'est jamais assuré une fois pour toutes, étant le résultat d'un *training* : quand elle se manifeste, elle donne la mesure d'être dans cette école de la liberté dont nous parlions auparavant. Car - comme nous le savons - même la liberté ne peut être imposée par la violence, ni donnée par l'extérieur.

9. La responsabilité

Gallio : Vous avez parlé plusieurs fois de "responsabilité", un mot qui est très important pour nous: je veux dire que l'avons utilisé de plus en plus au cours de ces dernières années. Je voudrais que vous nous disiez comment vous entendez ce mot; ce qu'il signifie.

Tosqueiles : Parlons sérieusement. Je ne me prends pas au sérieux, mais parlons sérieusement ... Dire à quelqu'un "liberté", ou encore "je suis libre" ou "je serai libre" ... n'a pas de sens si en même temps je ne dis pas : "je prends la responsabilité de ma liberté". Etre libre veut dire devenir responsable. La liberté part de nous-mêmes : liberté et responsabilité sont les deux faces de la même médaille. Un certain nombre de philosophes, de moralistes, disent que l'accès à la liberté coïncide avec l'accès à la responsabilité. Tout cela est sérieux. A côté de cela, sans nier ceci, je préfère jouer, faire des jeux de mots.

Responsabilité : "Res" "ponsabilité". Alors "Res", est évident : c'est la "chose" ou la "cause", cela dépend. Si vous dites la "chose", vous pouvez penser à une chose purement matérielle. Si vous dites la "cause", ça veut dire qu'il y a un jugement collectif... la réunion du tribunal... Il y a plusieurs personnes qui examinent une cause, non ? Un collectif, une équipe qui discute, pour voir qui a raison, qui a tort. La "cause" et la "chose" : pour avoir deux variantes et jouer sur plus de traductions... français, italien, catalan... Par exemple, en catalan, " res" veut dire "il n'y a rien" : rien d'objectif - si vous voulez - comme le disent certains opposés à la psychothérapie, ce qui compte, ce sont les faits... Mais il s'agit donc d'un rien, un rien de l'inconscient... ou d'un produit des discussions, des échanges d'un groupe, du discours.

Puis il y a "ponsabilité". Je ne sais, je suis moins sûre, et peut-être que je mélange mais "ponsabilité", elle me fait penser à la position du corps... L'attitude corporelle : en pose, comme pour une photo... Assis, avec la main qui... où vous trouvez votre équilibre corporel.

"Pons" c'est le "pont", non le pont de commande mais la ligne qui relie une berge à l'autre, le passage d'un endroit à l'autre! En d'autres mots : la position du corps doit s'adapter au passage d'un lieu à l'autre. Vous savez, le devoir du roi, du pape, était ponti-fical: faire les ponts comme à Florence... le Ponte Vecchio... Dans le passage d'un pays à un autre, d'un espace à un autre, il y a toujours un pont, avec le risque de tomber par-dessus; il y a un "No Man's Land" qui est indispensable, et aux deux extrémités, il y a les douaniers.

L'action du psychothérapeute n'est pas celle de faire le Pape, mais de tendre des ponts. Le client dit une chose, puis une autre, et vous devez de loin en loin établir un lien, tendre un pont. Parce que la caractéristique du malade - mais aussi de celui qui est bien - est d'être sur une berge, puis sur une autre, mais d'oublier le pont.... Les femmes sont plus adaptées à la construction de ponts: les biologistes disent que les femmes ont la symphyse, qui rend leur bassin élastique et les enfants peuvent sortir comme par miracle. Ainsi, les gynécologues disent qu'il y a des femmes avec le "front haut" et d'autres avec le "front bas". Voilà, ce que je suis en train de faire est une "association déconnante". A ce que Freud appelait "Faire de libres associations, je préfère celui de "déconner ensemble"

Piednoir : "*Pondre*", n'est-ce pas aussi "peser" ?

Tosquelles : Ah oui, peser. La gravité - Enceinte - Productive d'une nouvelle naissance ! ... Donc, on a déjà trouvé trois mots : pont, position, peser... Vous voyez, si on associe les mots et les contours des mots, on n'est plus fasciné par la signification unique donnée par l'Académie Royale de Richelieu. Pour cela, je dis "Associations déconnantes" : car il ne s'agit pas simplement de choses que nous associons librement entre elles, mais aussi du fait que chaque parole soit libre en elle-même : libre d'être sérieuse ou non, d'être une blague. Et alors, je dis : "disons des bêtises, déraisonnons ensemble ! Et à la place de "psychiatrie", je proposerais "déconniatrie" !

En effet, nous devons toujours utiliser au moins une double écoute car la langue est toujours aussi un son; elle a toujours une double détermination. Ce qui comptera de ce que je suis en train de vous dire - si quelque chose compte - ce sera le son, ce qui restera en vous de mes sons. En vous en tant que poubelles de mes sons, non ?!... En somme, quelque chose du genre !

10. L'opacité de l'autre

Gallio :Oui, mais restera, res-tera !

Tosquelles : Ah oui, c'est cela que veut dire "res", réciproque. Je crois que nous avons illustré un certain nombre de lois du langage qui semblent contradictoires... Mais quand vous tradiriez tout cela ne parlera pas. Ou de toute façon, vous trahirez nécessairement. Car l'analyse des mots, de leur connotation, ne correspondra pas en italien. Dans chaque cas, chacun de nous écoute seulement ce que l'autre nous dit volontairement avec une certaine cohérence... Heureusement, les schizophrènes - c'est pour cela qu'ils sont très utiles - savent très bien qu'on ne peut communiquer avec les mots et les phrases communes. C'est pour cela qu'ils se taisent ou qu'ils font des paralogies ou des jeux de mots ...Ils deviennent paranoïdes. Le schizophrène paranoïde essaie de voir la vérité et ce qui peut être communicable. Ce n'est pas vrai qu'il y a une désagrégation du langage : ils font plutôt un effort immense pour communiquer; pour pouvoir communiquer avec l'autre, parce qu'ils savent très bien que dans la vie sociale courante, dans la ville, on ne communique jamais.

J'ai ici un texte d'un ami qui cherche à expliquer le sens de trois mots de Lacan :le réel, l'imaginaire, le symbolique. A propos du réel il dit : "Il faut tenir compte du fait que le réel est une chose et que la réalité psychique en est une autre. La réalité psychique est un processus qui n' a rien à voir avec le réel. "Le réel - dit Lacan quelque part - est exactement ce qui fait obstacle à la communication avec l'autre". Le réel est : "Je me bats contre le réel, vous comprenez ?". C'est ce qu'ont dit les socialistes français quand ils ont eu le pouvoir. Ils pensent "traiter" le réel; ils se sont cassé le nez contre la réalité économique... Alors, que dit mon ami ? Le réel limite insupérable pour notre action. Tombons dans notre subjectivité, pour que la rencontre avec l'autre se distingue par cette perception que nous appelons opacité : l'autre nous apparaît inévitablement opaque.

Opacité de l'autre, signe de sa présence. Alors il est difficile d'être le plus près possible de cette opacité. Souvent, dans cette approche, on reste distants; limités par la fantasmagorie, par l'agressivité : " ce que j'ai dit hier de Basaglia, mes fantasmes sur Basaglia... : éléments triviaux du registre imaginaire. L'opacité de Basaglia, la vôtre, de ma femme, de ma mère...même de ma mère... contre laquelle je (me) heurte, comporte le respect que je dois avoir - disons - de votre droit, de votre corps, de ce que vous êtes dans votre esprit. Et ce respect, je le dois justement dans la mesure où vous restez avec une certaine opacité. Une notion qui peut apparaître un peu provocatrice celle d'un autre toujours inaccessible et d'un réel toujours inabordable.

Ainsi, vous êtes venu pour savoir quelle est la différence et l'opposition entre l'expérience de Basaglia et celle de Tosquelles... En ce qui me concerne, j'étais le porte-voix d'un mouvement qui m'a précédé à Reus en Catalogne ou ailleurs. Que j'ai réincarné fatalement très mal. Je l'ai fait revivre très mal et je dirais sans aucune prétention de succès... car le réel est inabordable... Quand j'étais militant en Catalogne, je croyais comprendre les mécanismes de la société. Après - non pas parce que nous avons perdu la guerre d'Espagne, mais plutôt à cause des événements mêmes de celle-ci - j'ai compris d'un coup ce qu'était le réel : inabordable, sous la forme de fascistes et de soviétiques envoyés et rappelés d'Espagne. Le réel inabordable d'une bataille, un combat truqué... ne pouvait que mener à la catastrophe. Expérience qui a été à l'origine de mon texte sur la fin du monde. Mais la fin du monde veut toujours dire aussi une nouvelle naissance.

11. Le maquis

Gallio : Je crois que maintenant, nous avons compris un peu mieux en quoi consiste cet espace de protection dont nous avons parlé au début de notre rencontre. Je crois aussi que nous sommes tous d'accord sur le fait qu'un espace particulier de rencontre est toujours nécessaire : un espace qui doit trouver sa propre loi, qui ne soit pas soumis à la loi de Rome ou de Paris, mais qui puisse dépendre aussi de la loi de Rome ou de Paris. A ce propos, je voudrais rappeler une distinction très importante que vous avez introduite concernant la différence existant entre l'institution comme "établissement", comme structure définie par des règlements, suivant des lois administratives, politiques, etc., et à l'inverse, l'institution comme ensemble d'espaces, de lieux construits et continuellement réinventés dans l'action commune; dans ce sens pluriels, polyphoniques...

Tosquelles : ... avec la participation du malade, car l'important c'est ça. Dans certaines institutions, on ne peut rien faire, comme lorsque j'ai été travailler au service psychiatrique de Melun. Melun était une baraque si parfaitement disposée, si bien faite qu'on n'avait pas le droit de transformer quoi que ce soit. J'ai travaillé très mal à Melun. On n'avait pas le droit de mettre un clou au mur... c'était une institution fait de manière telle que celui qui y vivait ne devait absolument pas s'en occuper...

Gallio : Pouvoir construire ensemble ces espaces est une condition indispensable, mais non assurée partout, et chaque jour, il faut recommencer au début à ...

Tosquelles : à ré-institutionnaliser.

Gallio : ... Ré-institutionnaliser... oui. Je veux aussi dire que la psychiatrie, le travail en psychiatrie, et surtout sur le territoire, a à voir avec beaucoup de codes, avec beaucoup de registres, dans le croisement et dans le rapport avec les lois des divers espaces, mais aussi dans la présence continue, dans les limites de la loi de Rome. C'est une contradiction qui est devenue centrale pour le mouvement italien : nous avons pensé que si nous n'affrontions pas le problème de la loi de Rome, nous ne sortirions jamais de l'extra-territorialité de l'asile, qui n'était pas pour nous un espace sacré, de protection, mais un lieu d'inertie qui se reproduit contre tout élan...

Tosquelles : Vu que nous sommes à Rome et que nous avons plusieurs fois parlé des origines de l'espace, des villes, je voudrais rappeler que la fondation d'une ville comporte toujours un premier acte, celui de dessiner le périmètre, tracer les confins, les limites. Il ne s'agit pas de garantir seulement une protection pour nous-mêmes, mais d'affirmer la notion d'une limite, pour assurer la liberté dans la création de la ville. Celui qui viole les confins est tué; il est considéré comme un étranger hostile, qui menace la liberté de la ville. Donc, s'il s'agit de protéger quelque chose, ce ne sont pas les malades, mais les "libertés des malades". Et alors, pour protéger les libertés des malades, il ne faut pas seulement construire des limites, mais aussi que s'instaure une loi impossible, qui est donnée par un groupe quelconque. Et ce groupe aussi doit être protégé; on doit être très attentif à la porte et à la fenêtre pour trier, faire un choix parmi ceux qui rentrent.

Alors, le but c'est la protection ? Je dirais que oui. La protection de la liberté de ceux qui travaillent, qui s'occupent de construire des nouveaux rapports avec leurs compagnons à l'intérieur et avec le monde. Ce passage est important. J'en ai parlé aussi au niveau de symbole en pensant à la notion romaine de "castrum". Castrum, castration... Faisons un espace, clôturons-le, regroupons-nous à l'intérieur pour faire des choses, pour dormir: c'est un espace de repos. Pour entrer dans ce lieu, il y a un signal de reconnaissance, deux paroles, le symbole : les deux morceaux d'une médaille coupée en deux. Si tu réponds à la parole, au mot de passe, il arrive une chose extraordinaire : même si tu n'es pas connu, tu fais partie du groupe. Les autres

peuvent mourir pour toi, et toi pour les autres. Il y a une reconnaissance : c'est cela, la fonction du symbolique.

Gallio : A un certain moment, à Trieste, la question est devenue celle de renoncer à l'espace protégé qui était l'hôpital pour se risquer dans la recherche d'autres espaces. Je me souviens très bien celle que, à la sortie de l'H.P., Basaglia définit la "phase de l'anomie", la confusion suscitée par la perte des confins, l'abandon de la maison. Mais il disait aussi que c'était la phase la plus riche d'inventions, car vivant dans le risque de la perte, on était obligé de créer, de rechercher de nouveaux espaces dans le rapport avec le malade : espaces de rencontres, recherche d'alliances, dans un lieu, qui ne soit plus assiégé de fantasmes...

Tosquelles : ... un camp de concentration !

Gallio : Et alors des choses très importantes sont arrivées, et nous avons créé de nouveaux confins, bien plus pénétrables.

Tosquelles : A propos de la stratégie de transformation de l'activité psychiatrique française et à propos de la difficulté de travailler à Paris, dans le cœur d'une grande ville, je disais alors à mes amis de Saint Alban que pour prendre Paris, on ne doit pas s'installer à Paris. Que Paris est assiégé, mais qu'on ne peut le prendre par l'intérieur car on serait mangé. Comme disait celui qui est mort en Bolivie, ce médecin psychiatre...

Gallio : Che Guevara.

Tosquelles : Ah, Che Guevara... En somme, le slogan disait que si Saint Alban existait, c'est parce qu'il était dans le "maquis", un maquis vers l'intérieur, un "castrum". Ce qu'il faut faire, c'est six, sept maquis autour de Paris. Sept maquis, Sept Saint Alban, dix Saint Alban... Et non pas seulement Saint Alban... Et ainsi Paris tombera ! Mais nous n'attaquons pas Paris; nous ne pénétrons pas à l'intérieur de Paris. Ce que mes compagnons ont fait, car il y a cette déformation française qui dicte d'aller tous à Paris, comme si à Paris seulement on pouvait faire quelque chose... Ils y sont tous tombés...

Si on fait ainsi, il n'y aura pas de maquis, vous comprenez !? Alors je disais le maquis parce qu'à la différence des villes bien organisées, dans le maquis, tout le monde se trouve obligé de participer à la création même des limites avec tout ce que ça comporte et tout ce qui peut arriver dans ce processus. Tandis que quand on hérite d'un hôpital comme celui de Mélun, les limites sont déjà données; et beaucoup plus que les limites, les murs infranchissables d'un lieu d'isolement des fous ! Non pas un castrum, mais une ville archimoderne, un habitat superorganisé.

Dans le maquis, il faut accepter la castration et même le sacrifice de la vie pour l'autre, peut-on dire. Si on n'accepte pas cela à priori, il n'y a rien à faire. Si les autres ne sont pas capables de se sacrifier pour un seul, ce sera fatal... Qu'on meure tous... Alors il n'y a pas de possibilité de liberté. La liberté veut dire assumer la possibilité de sa propre mort ou de de la castration au service de l'autre, du dernier qui est arrivé.

13. Guérir dans la différence

Gallio : Je pense que les choses que vous nous avez dites constituent des points cardinaux en ce qui concerne les conditions de l'exercice de la psychiatrie. Nous les rencontrons rarement dans l'organisation des services. Au contraire, vous savez qu'aujourd'hui, de nombreux services délimitent leurs confins dans le but de se défendre de la demande : pour sélectionner, pour compartimenter, pour diviser...

Tosquelles : A ce propos, il y a presque eu une guerre entre Sivadon et moi. A l'hôpital de Maison Blanche, nous étions obligés d'accueillir tout le monde; mais un jour il a décidé qu'il était plus simple pour lui de créer un service dans lequel on accueillerait en sélectionnant a priori une seule catégorie de patients, en l'espèce, les enseignants. J'ai dit à Sivadon que tout cela était très mal. Car en mettant à l'intérieur d'un service des patients de la même provenance, personne ne guérirait. En fait, pour guérir, il faut être en contact avec quelqu'un qui soit de caractère et de structure différents. Maintenant, si on réunit tous les enseignants de France, ou tous les militaires...

Si Saint Alban a eu un certain succès, c'est parce qu'il y avait des gens de tous types. Il y avait des intellectuels, des réfugiés, des paysans. Une limite dangereuse du secteur pourrait justement être celle d'impliquer dans le système de soins des personnes qui sont égales entre elles : même métier, même culture, même appartenance. A Saint Alban, il y avait des gens qui provenaient d'une région profondément hétérogène, caractérisée par une espèce de guerre civile permanente entre protestants et catholiques, avec deux façons complètement différentes de délirer, c'est-à-dire de lire (délire/dé-lire) le monde, l'espace. Dieu, le père, la mort. Les protestants des Cévennes avaient des schizophrénies fleuries, de très beaux délires ; paraphrénies, paranoïas, hallucinations en quantité; tandis que les catholiques du nord souffraient de ce que nous appelons "schizophrénie simple", pensée d'imbécile, en somme. Ils ne disaient ni ne faisaient rien. Paresseux, il n'y avait pas moyen de les faire bouger. La schizophrénie simple peut se confondre facilement avec la bêtise, avec la lenteur des idiots; alors que les protestants connaissaient la valeur de la parole, de la création de la parole; ils avaient des hallucinations auditives.

Et bien, s'il y avait quelqu'un qui guérissait spontanément parmi les paysans catholiques, c'était grâce aux protestants du sud.

Gallio : Donc, c'est la diversité...

Tosquelles : ...la différence dans la manière de lire le monde !

Piednoir : "Liberté, différence, fraternité" : c'est cela que nous devons promouvoir.

Tosquelles : Je ne sais pas. Vous savez, je me méfie un peu des valeurs morales. La liberté, comme nous l'avons dit, est la contrepartie de la responsabilité ou quelque chose du genre. Et d'autre part, il existe une liberté précise en rapport à la loi propre de chaque espace, en relation avec le caractère concret des échanges qu'on peut avoir. Mais par exemple, quand on parle d'égalité, je ne suis déjà plus d'accord car ça comporte toujours un uniforme (noir, kaki, bleu). En tant que partisan de la diversité, je ne peux être que contre tout ça. Il y a la tendance à mettre un uniforme même à cette égalité, sûrement plus entendue en termes d'opportunités égales offertes à différents individus, pour que personne ne soit enfermé dans la fatalité de son destin. Cette égalité aussi a produit ses armes d'occupation les armées de fonctionnaires, les "instituteurs", envoyés par l'Etat pour coloniser les campagnes...

Piednoir : En fait, j'ai dit "Liberté, différence, fraternité"...

Tosquelles : Ah oui. Je suis d'accord avec la fraternité, non sans une certaine retenue car les frères risquent toujours de s'égorger entre eux. En tant que fils unique, je n'ai pas tué mon frère; mais j'ai souvent imaginé avoir tué mon frère jumeau avant de naître, pour ne pas devoir le faire après. Ces fantasmes sont plus diffusés qu'on le pense. Ils ont du reste quelque chose de scientifique car un des devoirs du fœtus en voie de formation est celui d'empêcher d'autres fœtus de se former.

En psychiatrie, la lutte entre frères est à l'ordre du jour : c'est souvent une lutte douloureuse, comme ça l'a été pour Basaglia, pour certains psychiatres français ou catalans. Moi, j'ai une prédisposition à épauler mon fusil contre mes "confrères"... Donc, la fraternité, oui; mais à condition de réélaborer la violence inévitable entre les frères.

Franko : *Je croyais que nous étions venus chercher des terres cultivées et au contraire ce sera le maquis....*

Tosquelles : Le maquis est très important et fait peur en même temps. On peut dire la chose autrement. Durant la guerre d'Espagne, un syndicat de coiffeurs anarchistes avait réalisé un manifeste qui faisait rire. C'était un dessin, la caricature d'un coiffeur, et dessous il y avait écrit "organisons l'indiscipline" . Il disait, en somme, que la première chose à faire est de créer une atmosphère d'indiscipline, de désarmer l'armée, de prendre le maquis.

Ben, c'est tout. On trouve des perles partout. Des perles applicables au noyau de notre métier. Il n'y a pas à rire de tout ça, mais c'est aussi en riant qu'on trouve la vérité. Une vérité qui ne fait pas également rire est fausse... Et bien, vous m'avez fait beaucoup rire et j'espère vous avoir fait rire au moins un peu.

Franko : Ah ça, c'est sûr !

Tosquelles : Donc, vous êtes dans de bonnes conditions pour organiser l'indiscipline !

Plusieurs voix : Oui, oui, oui.....

